

faire vivre une collection

par Isabelle Jan

Je reçois relativement peu de manuscrits. Il est difficile de faire une évaluation... On peut avancer une trentaine de textes français originaux par an (en revanche, la Bibliothèque Internationale, connue du monde littéraire — agences, éditeurs étrangers — provoque un afflux de livres de toutes provenances qui compense largement la pénurie, toute relative et provisoire sans doute, de manuscrits français).

A mon point de vue je ne dirai pas que tous les manuscrits sont mauvais, ni même que je relève un ou deux pour cent de manuscrits intéressants. Je dirai au contraire que, non pas tous les manuscrits sont intéressants, mais que beaucoup le sont et que sur cette trentaine, il y en a bien une dizaine qui méritent réflexion.

Mes critères d'appréciation sont simples et le titre du livre, la lettre d'accompagnement, et surtout le premier chapitre suffisent à faire le partage entre le renvoi immédiat et la mise en attente pour examen. J'accorde la plus grande importance à l'attaque d'un livre. Comme l'entrée du premier violon, elle entraîne tout de suite l'adhésion ou le rejet. Ainsi de ce début :

“Le petit Julot referma doucement le livre et demeura songeur. Il était assis sur le rempart, les pieds au-dessus du vide. A l'extrémité d'une prairie en pente douce commençait la forêt qui attirait invinciblement son regard. Combien de fois l'avait-il parcourue, heureux de surprendre les ébats des lapins, leurs poses gracieuses et instables, leurs mines comiques...”

Bien entendu le paragraphe est correct, oh ! combien. Il contient toutes les conventions aujourd'hui évidentes : image idéaliste, mièvre, limitée et contrainte de l'enfance ; “style de dictée”. Inutile de s'attarder, le reste sera à l'avenant. Epargnons l'énergie de lecteurs professionnels ; un jeune instituteur, un inspecteur de la nou-

velle génération rejettera impitoyablement ce texte, un professeur d'école normale le prendra pour exemple de l'évolution historique de la langue. Il s'en servira pour montrer aux élèves instituteurs comment on a pu écrire, comment on ne saurait plus écrire, ni être lu aujourd'hui.

En revanche beaucoup de textes attirent le regard. Accrochent. Reste à savoir s'ils ne sont qu'accrocheurs. C'est là que commence le travail du directeur de collection, c'est là que la lecture doit se faire en plusieurs étapes et que mon impression demande vérification.

Il est frappant de constater, dans les manuscrits (comme d'ailleurs dans les livres étrangers qui arrivent), l'effacement du “message”, autrement dit la disparition d'un verbiage qui n'était que de l'idéologie pure. Ce qui ne veut pas dire, est-il besoin de le préciser, que l'auteur potentiel a pour autant perdu toute conscience, et le texte toute substance ; il est peut-être, tout simplement, cet auteur potentiel, redevenu ou appelé à devenir un écrivain.

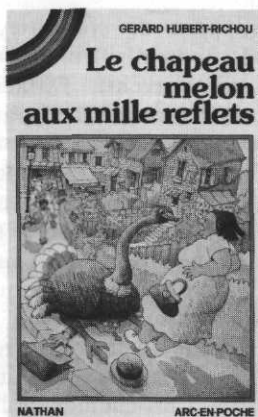
Ensuite, l'un allant avec l'autre, l'importance de la verve. La langue se fait familière, directe, parlée, à mi-chemin de l'oral et de l'écrit. Conséquence de tout l'effort pédagogique de ces dernières années, cet engouement pour le naturel peut être pour certains une complaisance, pour d'autres une nouvelle convention. Nous sommes ici dans le plaisir et l'adhésion, et pourquoi se refuser le bonheur de la facilité ? Mais là aussi commence le travail.

Accrochée par le manuscrit accrocheur, confirmée si j'en éprouve la nécessité par une vérification auprès d'auteurs ou de traducteurs qui connaissent bien mes collections, par des bibliothécaires ou des instituteurs qui testent sans insistance auprès des enfants, comité de lecture absolument informel, je vois l'auteur.

Très schématiquement et aux deux bouts de la chaîne des possibles, je me trouve devant deux cas que je vais présenter assez grossièrement.

Le manuscrit m'a frappée par une très bonne idée, une réelle fantaisie et un je ne sais quoi qui ne doit rien — ou fort peu — à des lectures, à une connaissance de la "littérature enfantine", parfois de la littérature tout court. Neuf fois sur dix je me trouve en présence d'un éducateur, dont le rapport aux enfants, la façon dont son invention a été nourrie par le groupe, sont évidemment très complexes et très variables. Généralement il faut le débarrasser de timidités d'écriture. Le convaincre que ce qu'il a écrit se suffit à lui-même, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter "le style".

Mon rôle n'est pas de corriger, mais bien au contraire d'aider les auteurs à prendre conscience de leurs possibilités, de leur insuffler une sorte de hardiesse. On se



trouve parfois en présence d'une maladresse d'autant plus évidente que nous pouvons tomber d'accord, cet auteur et moi, pour constater que l'histoire n'avance pas, que les articulations ne sont pas au point, qu'il ne sait pas comment finir. Devant ce genre de blocage, le plus simple est de parler de l'œuvre qu'on a devant soi...

"Voilà, dit l'auteur, ici je voudrais dire qu'il se passe ci et ça, en fait c'est tout simple, tel personnage a oublié de dire ça, ou il revient chez lui, sa montre retarde... etc. Mais comment le dire ?

— Eh bien comme vous venez de me le raconter".

La découverte, que nous faisons ensemble, de cette évidence qu'il n'y a pas de rupture fondamentale entre deux langages suffit souvent à débarrasser un jeune auteur de maniérismes et de gaucheries. Elle fait prendre conscience à un individu, dont l'affectivité se fixe sur des images, que rien n'est plus simple et qu'une voie directe, à laquelle il n'avait pas pensé, s'ouvre largement devant lui. "La simplicité même, écrire, la main est là", disait Eluard. La chaleur et la conviction d'une idée doivent entraîner l'évidence du propos.

L'autre cas, à l'opposé de cette timidité, de cet empêchement, est celui du texte se présentant avec autorité. Des professionnels écrivent aujourd'hui pour les enfants. Et il est agréable de lire un manuscrit "bien écrit", au sens où je l'entends. Ici le risque est évidemment celui du pastiche. Ces auteurs là connaissent et *savent*. La structure du récit et sa remise en cause, les rapports oral-écrit n'ont, pour eux, pas de mystère. La discussion prendra alors un caractère plus théorique. Heureusement pour moi — et sans doute pour le renouvellement du texte pour les enfants — je n'ai pas les moyens de mettre en place un "séminaire de création". Car la tentation est grande d'un travail collectif de ce type. Tentation et sans doute piège. La recherche, et la recherche en groupe, tant prisée aujourd'hui, est une expérience intéressante. Par goût et aussi par sens de l'efficacité j'ai tendance à accorder confiance à l'auteur intuitif. A celui qui tâtonne souvent tout seul dans son coin sans savoir encore qu'il est en train, justement, de taper dans le mille. Qui ne cherche pas, qui trouve.

Confiance, c'est là le mot clé de mon travail. Penser en termes de "surtout pas ça, je ne veux... n'admetts... je refuse ci et ça", autrement dit en termes de censure, serait me saborder. Fixer un cadre à mon intervention auprès des auteurs, m'imposer et leur imposer au préalable des critères est impossible. Et c'est là, à mon sens, un faux problème. N'ayant pas de doctrine je ne vais pas me poser en magister. Ce n'est pas moi qui guide mes auteurs, ce sont eux qui me guident, puisque, au départ, je retiens un texte pour ses qualités et non pour ses insuffisances que je viendrais corriger, oh ! hor-

reur : rewriter ! Mon rôle est de faire sentir à l'auteur que ce sont bien des qualités que renferme le texte, que parfois on peut approfondir, mieux mettre en valeur.

C'est pourquoi j'accepte d'emblée et je refuse d'emblée. C'est pourquoi aussi je refuse des textes d'une valeur certaine, mais autre, qui, pour employer la formule consacrée, "ne conviennent pas à nos collections".

Ainsi le manuscrit, pour moi, est un tout organique. Comme tout organisme il est vivant, il est susceptible de bouger, de se modifier, mais dans le sens de la vie. Et, comme tout organisme, il est scandaleux de penser à le mutiler. Ce point est important et puisque le terme critère revient sans cesse dans la discussion avec les impétrants écrivains, comme avec les critiques, en voici un, essentiel. Un écrivain authentique comprend immédiatement ce qu'est une contrainte. Il s'en pose à lui-même et il s'intéressera à celle qu'on va lui donner. La valeur d'un texte se mesure aussi à sa résistance à la contrainte. L'expérience d'Arc-en-poche a été, pour moi, très enrichissante. Et, je crois, pour les auteurs aussi.

Je vais prendre deux exemples pour mieux illustrer cela : un livre a une physiologie. Dans une collection ayant un fonctionnement aussi précis qu'Arc-en-poche, il doit absolument se soumettre à certaines règles. C'est là le jeu. Pour nous, éditeur, il est nécessaire. Pour les auteurs il doit être intéressant, voire amusant. Nous ne devons pas aller en deça ni surtout au-delà d'un certain nombre de signes. Or je n'ai jamais rencontré un auteur, digne de ce nom, qui n'ait pas compris l'intérêt de la concentration.

Deuxième contrainte, nous donnons des titres aux chapitres. Il faut, si j'ose dire, en passer par là. Il faut que le texte, ce tout organique, ne soit pas défiguré, mais au

contraire épanoui par ces données. Et l'auteur s'y intéresse. Le choix des titres de chapitres, en particulier, est souvent une mise au point, et une façon nouvelle de regarder son propre travail. Il permet de vérifier, entre autres, si les articulations sont bonnes, si le récit avance. C'est là, peut-être, ce que l'on peut appeler le plaisir du travail.

Je veux profiter de cette mise au point pour remercier mes auteurs, globalement, de ces échanges qui m'ont permis d'assister à la dernière étape de l'éclosion d'une œuvre. Et tout particulièrement les traducteurs. Car ce qui est vrai des uns l'est encore plus des autres. Avec les traducteurs le travail est pour moi passionnant. Il est aussi, différemment et plus étroitement, confraternel. Car le travail de traduction est aussi un travail critique. Au sens où critique est synonyme de sympathie. Sympathie active, agissante et qui, dans le cas de la traduction, demanderait à être précisée dans un autre développement.



Illustration de Morgan
pour Barbatonnerre.

Isabelle Jan dirige aux éditions Nathan les collections Bibliothèque Internationale et Arc-en-Poche (nom définitif de la collection qui s'appelait Arc-en-ciel à sa création, puis Nathan-lecture). Titres à paraître avant l'été :

Bibliothèque Internationale : Histoires Rutabaga, de Carl Sandburg ; Harriet l'espionne, de Louise Fitzhugh.

Arc-en-poche : Un amour de Charlotte, de Michael Bond ; Romarine, d'Italo Calvino ; Braves petits ânes, de Hilda Perera ; Barbatonnerre, de Christina Andersson ; Le chapeau melon aux mille reflets, de Gérard Hubert-Richou ; Chère Mathilda aux bains de mer, de Christianna Brand.